



**NOS LIBERTÉS
MENACÉES**

Édito - De la Bataille des Ardennes à la Bataille du Rhin



Conditions extrêmes autour de Bastogne
préparatifs dans le secret absolu. Vous reprendrez Anvers dit-il
à ses généraux médusés.

12 décembre 1944

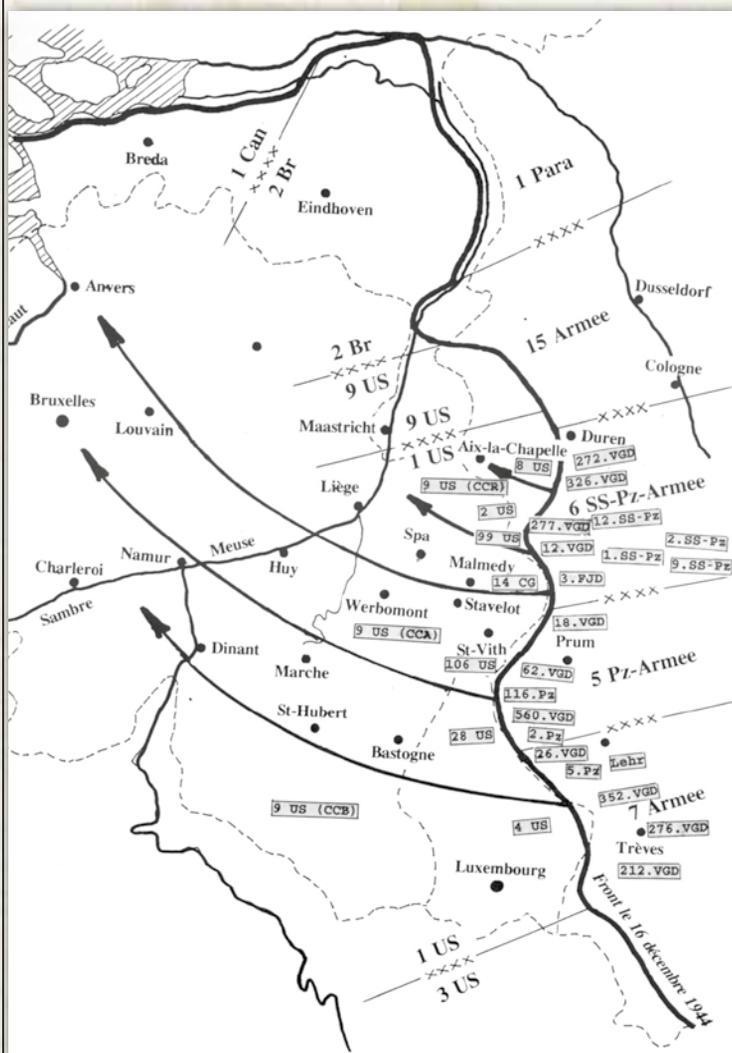
Hitler tient une conférence devant tous les commandants de grandes unités du front occidental. Il leur dévoile le plan de l'opération *Wacht am Rhein* qu'il médite depuis le 16 septembre

16 décembre 1944. L'armée allemande lance une offensive

désespérée contre les troupes alliées sur le front des Ardennes. Dans des conditions particulièrement hostiles, c'est le déferlement de l'avalanche allemande. Les unités américaines sont rapidement débordées et submergées par surprise. Mais les fantassins américains tiennent bon devant cet ultime Blitzkrieg.

Saint-Vith est admirablement défendu et constitue un brise-lames efficace. Bastogne, encerclé, rejette l'ultimatum de capitulation et immobilise trois grandes unités allemandes. Elles empêchent l'ennemi de passer. Le 26 décembre, Bastogne est délivré, le 23 janvier, Saint-Vith est reconquis, le 30 janvier, les Allemands sont rejetés sur tout le front au-delà de leur ligne de départ. Jamais les Allemands ne franchiront la Meuse.

Revivons les journées de ce terrible hiver...



Les plans de l'attaque allemande : foncer vers Anvers avec des divisions de la « Waffen-SS » regroupées dans la 6^e Armée blindée (Collection Hubert Laby)

Le récit en condensé...



16 décembre. Attaque des Allemands vers Rocherath

Le début de l'offensive allemande est fixé au 16 décembre à 5 h 30. Le 18 décembre, les troupes doivent être en vue de la Meuse. Le fleuve doit impérativement être franchi le 19, car la prise d'Anvers est prévue le 23 décembre! Commandant du front de l'Ouest, le maréchal von Rundstedt ne croit pas à la réussite d'un tel plan et tente de dissuader Hitler de lancer l'opération. Devant l'obstination et la détermination du dictateur, le maréchal, dont on donnera erronément le nom à l'offensive, finit par adopter une attitude d'obéissance passive.

L'offensive *Wacht am Rhein*, puis *Herbsnebel* (brumes d'automne), surprend totalement les Alliés. Si les services de renseignement (voir page 6, gazette 3) savaient qu'une attaque était imminente, ils n'en connaissaient

ni la date, ni le lieu. Pour eux, une percée à travers les Ardennes était tout bonnement impossible. L'hiver et le terrain accidenté y condamnaient toute opération d'envergure. En outre, comme l'explique l'historien militaire américain Mac Donald, l'Ardenne était considérée comme la *nursery* et l'hospice du commandement américain. De nouvelles divisions y venaient pour s'adapter au champ de bataille, des anciennes pour s'y reposer après des combats intenses et pour y assimiler des renforts...

Considérant ces soldats américains comme *le maillon faible de l'alliance occidentale*, le produit d'une société trop hétérogène pour mettre en campagne une force combattante efficace, Hitler est surpris de la résistance alliée des premières heures, même si les GI mettent du temps à réagir et à prévenir les différents échelons du commandement.

Le 16 décembre en soirée, si le général Eisenhower affirme qu'il s'agit d'une opération d'envergure, le général Bradley est encore persuadé que l'attaque n'est qu'une opération de diversion visant à empêcher une offensive du général Patton programmée pour le 19 décembre dans l'est de la France. Pour autant, même si les troupes allemandes avancent lentement, à aucun endroit, le front n'est véritablement percé.

Dans la nuit du 17 au 18 décembre, malgré des conditions météorologiques déplorables, plusieurs avions allemands lâchent des commandos sur l'arrière des lignes alliées. Selon l'historien Luc De Vos, *on pense souvent que ces commandos avaient pour mission de perturber les mouvements et les communications alliées (...)* en réalité ils devaient surtout prendre intacts une

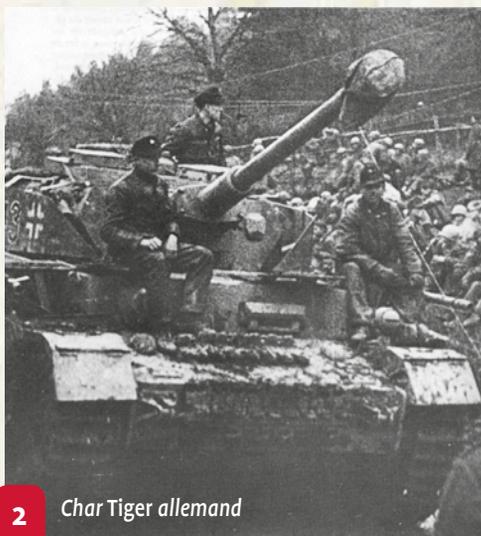
série de ponts dans les régions de Huy et de Liège. La mission se révèle un fiasco, car sur les 106 avions de transport, seuls 35 arrivent sur les zones de largage.

Revenons sur le terrain, où la lutte est acharnée. Au nord, la 6^e division SS n'avance que très difficilement face aux défenseurs de Rocherath et d'Elsenborn. Saint-Vith résiste et n'est emportée qu'après une semaine de combats et grâce à la résistance acharnée de deux divisions d'infanterie américaines. Par ailleurs, en direction de Stavelot, Trois-Ponts et la vallée de l'Amblève, la progression éclair du *Kampfgruppe* du lieutenant-colonel Jochen Peiper, soit 5000 hommes et 600 véhicules dont quelques énormes chars d'assaut, se résume à un raid puissant et meurtrier, notamment sur les populations civiles, qui vient se briser en l'espace de trois jours aux portes de Malmedy et de La Gleize, sans avoir atteint ses objectifs, les ponts de la Meuse (vers Ampsin ou Huy), notamment par manque de carburant.



Saint-Vith

Le plan initial de *Wacht am Rhein*, Garde au Rhin, a déjà échoué. Au nord, malgré la percée de la colonne Peiper, la 6^e Panzer Armee de Dietrich s'est usée à la résistance acharnée des unités américaines ; la partie nord du saillant (terme usité pour témoigner des avancées)



2 Char Tiger allemand

Vivre la guerre 1944-1945

qui se dessine progressivement commence déjà à être verrouillée le 19 décembre. A l'extrême sud de la poussée allemande, les colonnes d'infanterie de la V^e Armée du général Brandenberger sont bloquées autour d'Echternach. Bref, seule la V^e Panzerarmee du général von Manteuffel, au centre du dispositif, respecte plus ou moins le plan de départ mais progresse très lentement, et, avec l'abandon de Bastogne par le général Middleton (qui retire son état-major à Neufchâteau), encercle la ville non sans difficulté dans la nuit du 21 au 22 décembre, tandis que la 101^e division aéroportée et la 10^e division blindée du *Combat Command* américains arrivent à la rescousse.



Généraux Taylor et Mac Auliffe

Pendant que la population bastognarde reste sur place, tapie dans les caves, sans électricité, les combats sont particulièrement meurtriers. Avec une seule journée de réserve de nourriture, un stock de munitions au plus bas et plus de mille blessés et malades, le général de brigade américain Mac Auliffe, commandant de la force



290^e Régiment d'Infanterie américain

alliée à Bastogne, demande un ravitaillement aérien. Les conditions atmosphériques sont déplorable et rendent cette manœuvre impossible. Le 21 décembre, le brouillard avait cédé la place aux bourrasques de neige. De part et d'autre, c'est la chasse aux draps blancs, pour camoufler les unités.



Sniper de la 6^e Division Airborne

Le 22 décembre, alors que Bastogne est coupée du reste du monde, le général Patton passe à l'attaque au sud pour dégager la ville. Le lendemain, le ciel s'éclaircit et le 26 décembre à 16 h 30, la ville est atteinte par une colonne blindée américaine. Cependant, c'est au cours des journées suivantes que les confrontations sont les plus ardues, les Allemands tentant quand même à s'emparer de la ville afin de remporter une victoire morale... Entretemps, Bastogne est entrée dans la légende grâce au fameux mot *Nuts* (des noix, dans ce contexte *des clous*, dans le sens *hors de question*), repris par la presse d'outre-Atlantique, supposément lancé par le général Mac Auliffe à l'émissaire allemand qui lui intimait l'ordre de se rendre...

De nos jours, il est pourtant admis que ce n'est pas à Bastogne que l'avancée allemande a été stoppée, mais plus à l'ouest du côté de Celles et de Foy-



20 décembre. Werbomont, tanks américains



Houffalize

Notre-Dame, près de la Meuse dinantaise, après celles endiguées plus au nord, à La Gleize-Stoumont et Saint-Vith-Malmedy, et au sud, vers Echternach.

Le bilan de cette célèbre bataille est lourd, et les pages suivantes témoignent des exemples locaux où les populations civiles ont été lourdement frappées, comme à Stoumont, Stavelot, Houffalize (seulement délivrée une seconde fois... le 19 janvier 1945) Malmedy, Saint-Vith et La Roche, éprouvées par des bombardements aériens alliés.

Et la guerre n'était pas finie...



Soldats de la 101^e Airborne

Des épreuves au jour le jour...

Après un calvaire qui aura duré plus d'un mois, les Alliés repoussent l'envahisseur au-delà de sa ligne de départ. Mais que de dégâts, d'épreuves et de souffrances... Le bilan est lourd. Partout, des hameaux de villages aux lieux de bataille, les populations civiles et les troupes militaires sont décimées. On dénombre plus de trois mille victimes civiles belges et luxembourgeoises ; près de 8.500 GI's, plus de 10.000 soldats allemands, des centaines de combattants du Commonwealth britannique perdent la vie...

Parcourons ces tristes terres de désolation, où, au travers de huit exemples, massacres, bombardements, destructions et exactions en tous genres ont malheureusement fait entrer la bataille des Ardenes dans l'Histoire.

Baugnez

17 décembre, au carrefour de Baugnez, un convoi américain venant de Malmedy se dirige vers Saint-Vith et est attaqué par l'avant-garde du *Kampfgruppe Peiper*. Après un bref mais violent engagement, la situation des Américains s'avère désespérée et ceux-ci doivent se rendre. Pendant que la colonne allemande poursuit sa route vers Ligneuville, les prisonniers auxquels les Allemands ont joint d'autres hommes capturés par les SS plus tôt dans la journée, sont amenés dans une prairie le long de la route. La plupart des témoignages précisent qu'environ 120 hommes ont ainsi été regroupés. Soudain, les Allemands ouvrent le feu sur leurs prisonniers. C'est la panique. Certains prisonniers tentent de s'enfuir mais la plupart sont abattus, tandis que d'autres essaient de se réfugier dans un café situé au carrefour. Les Allemands mettent le feu au bâtiment et tuent ceux qui tentent d'en sortir. 84 soldats perdent la vie.



14 janvier 1945. Découverte des corps des soldats américains

Il faut attendre le 14 janvier pour que les Américains dégagent enfin les corps des

victimes gelés et recouverts de neige. L'opération se fait avec beaucoup de soin et de méticulosité car les indices relevés par les médecins doivent servir de base à un procès à charge des responsables. L'autopsie des corps montre qu'une cinquantaine des soldats tués présentaient, outre des blessures faites par des tirs d'armes automatiques, des blessures fatales à la tête provoquées par des tirs à bout portant, au moyen d'armes de petit calibre et par des crosses de fusils...

Wereth

17 décembre. Onze soldats noirs du 333^e bataillon d'artillerie de campagne sont torturés et massacrés par des SS commandés par le major Knittel.

Alors que le bataillon se trouve à l'est de la rivière l'Our à l'entame de la contre-offensive allemande et face à l'avance de l'ennemi, il est décidé de détruire le matériel et d'organiser la retraite à pied. Vingt-sept soldats et un médecin parviennent à se rendre au point de ralliement, mais 11 soldats afro-américains sont coupés du reste de la troupe. Après s'être égarés dans les bois, ils finissent par rejoindre, dans l'après-midi, la ferme *Langer* à Wereth. Quelques heures plus tard, alors qu'ils sont à table, les SS débarquent dans la ferme. Emmenés et forcés à courir puis éloignés sur un sentier à l'écart de la route, ils sont sauvagement massacrés. En raison des combats et de la neige, leurs corps, horriblement

mutilés, ne sont retrouvés que le 13 février 1945.



Corps des 11 hommes soldats afro-américains tués par les Allemands à la ferme Langer

La Roche-en-Ardenne

À la suite de la libération le 10 septembre, les Américains effectuent leur retraite et font sauter deux ponts de la ville. Un pont *Bailey* est construit. La Roche redevient un carrefour routier stratégique...

Le 17 décembre en soirée, les soldats américains présents en ville sont mis en alerte et se replient le 18 et le 19 décembre dans la cohue des civils des régions de Malmedy, Saint-Vith, Vielsalm et Houffalize, qui fuient les combats.

Le 20 décembre, croyant le secteur d'Houffalize fermement défendu, les Allemands font mouvement vers la Roche. Estimant le pont reconstruit peu fiable, la colonne blindée traverse la ville, progresse vers les villages de Dochamps et de Samrée et se dirige vers Hotton pour y traverser l'Ourthe. Face à la détermination des unités américaines assurant la défense de Hotton, les blindés allemands

font demi-tour et retournent à La Roche pour franchir l'Ourthe par le pont Bailey construit par les Américains.



Les ruines de La Roche-en-Ardenne après les bombardements

Dans la nuit du 23 au 24, le ciel s'éclaircit et permet à l'aviation américaine de passer à l'action... En deux jours, la ville de La Roche est détruite (348 maisons détruites et 287 endommagées), alors 114 victimes civiles de tous âges et de toutes conditions sont dénombrées.

Saint-Vith

16 décembre, aux premières heures du matin, plusieurs grenades sont tirées depuis un train blindé tandis que des parachutistes et des SS combattent avec acharnement non loin de là, à Manderfeld. Les Américains se défendent avec l'énergie du désespoir.

A Saint-Vith, l'interdiction de circuler est proclamée, il est interdit de stationner à sa fenêtre, beaucoup d'habitants cherchent à s'enfuir. En quelques heures, la ville est en péril, pris en tenaille par la 5^e Armée allemande de von Manteuffel. Cet important nœud stratégique de communications devait tomber entre les mains allemandes au plus tard le 17 décembre à 18 heures sous peine de faire échouer l'offensive. Du côté US, la 7^e division blindée du général Clarke défend durant cinq jours la ville contre les assauts allemands. Cette ardente défense permet aux unités américaines de se replier et le 22 décembre, le

Maréchal britannique Montgomery ordonne le retrait total.

Le jour de Noël, dans l'après-midi, Saint-Vith est bombardé. La partie haute de la ville est sérieusement atteinte. Et ce n'est qu'un début... Le lendemain, la ville est réduite en cendres par près de 300 avions quadrimoteurs Lancaster et bombardiers Halifax britanniques. Un total de 1139 tonnes de bombes est largué. On lance des bombes explosives, puis pour parachever, des bombes incendiaires... Or la ville compte beaucoup de maisons à colombage... L'incendie est visible à des kilomètres à la ronde. Le nombre de victimes est considérable, les évaluations varient de mille à mille cinq cents morts. Quand la ville est à nouveau aux mains des Américains, le 25 janvier, il n'y a plus de rues ; seuls des sentiers cheminent entre les ruines...



Saint-Vith, en lambeaux et poussières...

Stoumont

Mardi 19 décembre. Les Allemands sont à Stoumont. Vers 9 heures du matin, des soldats SS font irruption à la maison Saint-Edouard, où plus de 150 enfants de la maison de cure sont pris au piège. Durant trois jours et trois nuits, ils occupent les bâtiments. Un combat acharné fait rage. Les civils occupent les caves et attendent avec anxiété la fin de la mêlée en se demandant qui sont les vainqueurs. Les

Allemands racontent qu'une puissante division blindée doit reprendre Liège. On apprend que des meurtres de civils ont été perpétrés à Stavelot. Un témoin raconte : *Au-dessus de nos têtes, le combat faisait rage. Les soldats assaillants se poursuivaient à coup de mitraillettes et de grenades. Les Américains s'étaient installés au rez-de-chaussée mais une forte unité allemande avait contre-attaqué. Autour des soupiraux, les balles pleuvaient drues et claquaient comme de gros grêlons. Depuis la veille, dans notre abri, la population s'était accrue d'une vingtaine de Stoumontois et de quarante évacués de la région d'Elsenborn. On hurle, on supplie. C'est la panique dans une âcre fumée de poussière et de poudre. Au secours !* Le 21 décembre, les Allemands tiennent toujours la forteresse Saint-Edouard, même s'ils semblent fatigués et découragés.



Vue du home Saint-Edouard après les combats

Vendredi 22 décembre. Le calme le plus complet semble régner dans la maison au-dessus des caves. Les civils se risquent d'aller voir. Les Allemands ne sont plus là. Pourtant, un terrible duel d'artillerie reprend sur les hauteurs du village et des canonnades éclatent. Dans l'après-midi, Stoumont est libéré par l'armée américaine et la poussée allemande vers Liège est stoppée dans la vallée de l'Amblève. Un témoin raconte : *Nous sortions des caves et grimpons à l'étage pour revoir notre chambre. Partout, sur les marches d'escalier, dans les couloirs, dans*

1944-1945

Vivre la guerre

les chambres, c'était la désolation. Nous heurtions des cadavres de soldats, couchés sur le dos, les bras étendus, la bouche ouverte ou, recroquevillés sur eux-mêmes. Partout, des flaques de sang qu'il nous fallait enjamber. Partout, le chemin était barré par des tas de gravats, de poutres, de briques et de plâtras. Les pièces familières étaient devenues méconnaissables. Le home était ravagé.

Bande



Bande, mémorial érigé en l'honneur des 34 jeunes victimes du massacre de la veille de Noël

Vendredi 22 décembre, les Allemands arrivent. 24 décembre, un détachement allemand plus vindicatif entreprend de venger les humiliations subies par leur armée depuis septembre. Ils parcourent le village et arrêtent tous les hommes qu'ils rencontrent. Vers 17 heures, les prisonniers sont répartis en deux groupes. Ils relâchent les plus vieux et ne gardent qu'une trentaine de jeunes âgés de 17 à 32 ans. Ils sont abattus d'une balle dans la nuque et leurs corps jetés dans la cave d'une maison sinistrée le long de la nationale 4, la maison Bertrand.

Le 11 janvier, les Britanniques entrent à Bande et découvrent la tragédie de la maison Bertrand. L'abbé Musty est chargé d'identifier les corps de quatre de ses élèves tandis que Léon Praille, le dernier à les avoir vu vivants est le déclarant de leur décès et de celui des trente autres victimes...

Houffalize

Enchâssée dans l'étroite vallée de l'Ourthe orientale, Houffalize se situe sur la route principale Bastogne-Liège et représente le point de passage stratégique le plus important sur l'Ourthe, ce qui explique l'intérêt des ponts durant le conflit.

Lors de la retraite allemande à la suite de la libération, les ponts sont ravagés mais c'est sans compter sur l'ingéniosité des Houffalois qui reconstruisent le plus grand d'entre eux.

Au lancement de l'offensive allemande de décembre, ce pont sur l'Ourthe n'est étonnement pas détruit. Le 19 décembre, il permet aux soldats de la 82^e division blindée américaine venant de Reims de rejoindre leur zone de rassemblement à Werbomont. Quelques heures plus tard, il voit le passage de la 116^e division Panzer allemande le franchir, en route vers les ponts de la Meuse...

Croyant le secteur fermement défendu, le commandant allemand décide de modifier son itinéraire et de poursuivre vers La Roche-en-Ardenne. Quelques jours plus tard, afin d'anéantir le carrefour stratégique que représente Houffalize, le commandement américain fait bombarder la ville à plusieurs reprises. Une première attaque touche particulièrement le quartier Saint-Roch le 26 décembre. Dans la nuit du 30 au 31 décembre, un second bombardement est chargé d'empêcher les divi-

sions de la 6^e Armée allemande de rejoindre Bastogne par cette localité. Le 6 janvier, c'est l'aviation britannique qui pulvérise la ville afin d'empêcher le passage sur l'Ourthe et d'écraser toute présence allemande. C'est une catastrophe pour les populations civiles qui paient un très lourd tribut : quartiers entiers détruits, 189 victimes civiles et de nombreux blessés graves.



Houffalize en ruines

Le 16 janvier, alors que la 3^e Armée américaine (11^e division blindée) se retrouve nez à nez avec la 1^{re} Armée (2^e division blindée) allemande avançant depuis Manhay, le saillant allemand n'est plus qu'un souvenir, il n'y a plus que 10 maisons debout sur les 386 que compte la ville avant les hostilités...

Stavelot

Dans sa recherche de points de passage pour sortir de la vallée de l'Amblève, la « colonne Peiper » allemande décide de passer par Stavelot. Tôt le matin du 18 décembre, le Kampfgruppe Peiper neutralise les canons américains défendant l'accès au pont sur l'Amblève, le traverse et pénètre dans le bas de la ville. Toutefois, dans la nuit du 20 au 21 décembre, les Américains réussissent à faire sauter le pont, coupant l'avant-garde du Kampfgruppe de ses arrières et de ses unités de ravitaillement, obligeant les Allemands à modi-

fier leur itinéraire vers Trois-Ponts. Ces derniers se vengent en cours de route en faisant de nombreuses victimes civiles...

Comme l'indique Hubert Laby, dans son remarquable ouvrage *Un tournant dramatique de la bataille des Ardennes. 18 décembre 1944, Stavelot*, suite à une incompréhensible succession d'erreurs, le commandement de la 7^e division armée américaine n'a pas donné l'ordre de faire sauter le pont sur l'Amblève dès le 17 décembre, alors qu'il savait que des troupes allemandes se dirigeaient vers Stavelot. Si le pont avait été dynamité, c'est là que la percée allemande aurait été stoppée, et l'on n'aurait jamais parler de Stoumont ou de la Gleize, et de tous les massacres et crimes commis sur les populations civiles, durant ces trois jours d'enfer du 17 au 19 décembre.

Ainsi, à Stavelot et aux alentours, 161 civils ont payé de leur vie le retour des troupes SS de la contre-offensive des Ardennes. A La Vaulx-Richard, Lodelmoez, Ster, Renardmont, Parfondruy, entre autres localités et hameaux, des femmes, des enfants succombent à la barbarie.

Dans la traduction d'un document officiel américain au sujet des massacres civils dans la région de Stavelot, et en particulier dans les hameaux de Renardmont et Parfondruy, on y lit : Dix à douze corps complètement brûlés et carbonisés ont été découverts à Parfondruy où une petite remise s'élevait. Cette remise avait été complètement détruite par le feu. Les corps brûlés de ces civils étaient empilés les uns sur les autres et il était impossible de déterminer ni l'âge ni le sexe. Dans la maison attenante, il y avait une dame d'âge moyen qui avait été poignardée avec un couteau puis abattue. Deux garçons ont été découverts avec des impacts de balle dans le front.

En dehors de cette maison, dans un rayon de 25 mètres, il y avait d'autres civils morts.



Stavelot, civils massacrés

Un prisonnier allemand témoigne aussi : Le 19 décembre, le peloton du génie, quartier général de la compagnie SS Panzer, en reconnaissance dans la région, avant l'attaque, recevait l'ordre de son chef de peloton (...) de supprimer tous les civils qu'ils apercevraient... Toujours à Parfondruy, d'autres témoins locaux racontent : Les civils étaient rassemblés sur la route puis introduits dans la grange. Là ils étaient abattus.



Stavelot, ensevelissement de victimes civile dans une fosse commune

La conclusion appartient à ce témoignage d'un habitant de Stavelot en date du 18 décembre : Des chars allemands passent devant notre maison et tirent sur la façade avec leurs mitrailleuses. Nous sommes très inquiets. J'ose

jeter un coup d'œil par la fenêtre de la cave et voir un soldat avec la partie supérieure de son corps à l'extérieur de la coupole ouverte de son réservoir. Une perception alarmante : lorsqu'un soldat se montre ainsi, cela signifie qu'il n'a pas peur du feu ennemi et qu'il est en territoire conquis. Nous nous sentons abandonnés et isolés. Comment est-ce possible ? Comment une armée aussi forte que l'armée américaine peut-elle se retirer pour des troupes qui ont fui dans le désarroi il y a seulement trois mois ? Notre joie a été de courte durée ! Le grand rêve de la liberté est-il déjà terminé ?



Stavelot en ruines

Epilogue...

A la suite de la dernière offensive allemande de la Seconde Guerre mondiale, à la fois cruelle et sanglante, l'Ardenne mettra des années pour se relever. Des traces indélébiles marqueront pour toujours les mémoires des populations civiles durement éprouvées dans une région dévastée. La Bataille des Ardennes a touché une large zone s'étendant globalement sur le grand-duché de Luxembourg et sur le territoire de trois provinces belges, Liège, Luxembourg et Namur. Toutes les personnes ayant subi un dommage matériel important sont considérés comme des sinistrés ardennais.

La campagne des Ardennes

LEGENDE ET VERITE

de notre correspondant de guerre Paul-M.-G. LÉVY

Les légendes ont la vie dure. Un sept mois après la fin de la guerre, cinq mois après que les chefs allemands ayant commandé pendant la campagne aient été interrogés par les enquêteurs alliés, on commémore chez nous la campagne de l'hiver 1944-45, en continuant à articuler à son sujet une série d'affirmations controuvées par l'histoire. C'est de quelques-unes de ces légendes que je voudrais faire justice ici.

TOUTE LA VERITE.

Il faut dire toute la vérité sur la campagne des Ardennes : l'héroïsme des Américains et leur imprévoyance, les souffrances de nos populations sous l'ennemi comme sous l'allié, les objectifs véritables et les feintes... Mais tout cela c'est de la critique après coup qui ne modifie en rien la dette infinie de reconnaissance que les Alliés ont contractée envers les Ardennais, victimes du dernier coup de patte du fauve blessé.

L'OFFENSIVE N'ETAIT PAS IMPROVISEE, MAIS AVAIT ETE ETUDIEE DEPUIS LONG-TEMPS.

Pour les généraux allemands qui ne croyaient pas dans le mur Atlantique, il était évident que la seule ligne de défense possible serait la ligne Siegfried et le Rhin hollandais. Dès lors, il fallait envisager la possibilité de sorties empêchant les Alliés d'édifier à leur aise leur dispositif d'attaque. C'est pourquoi, dès avant le débarquement en Normandie, dès mai 1944, l'état-major allemand en Belgique étudiait sur place dans les Ardennes les possibilités d'opérations militaires. Les Ardennes étaient pratiquement le seul point de sortie possible. Ils laissèrent des maquisards allemands derrière eux en septembre et entretenirent une cinquième colonne au sein de nos populations ardennaises. Des parachutages eurent lieu et des dépôts d'armes et même d'essence furent constitués chez nous à l'arrière des lignes alliées.

Article publié par le journal La Wallonie, décembre 1945. Extrait d'un cahier réalisé par M. Jean BOETS, futur Directeur général de l'Enseignement provincial



Une Jeep franchi la brèche que les troupes américaines ont créée dans la ligne Siegfried, en direction d'Aix-la-Chapelle

Un tournant stratégique

Durant cette bataille « légendaire », l'armée allemande a risqué le tout pour le tout. Elle a opéré sa contre-offensive vers la Meuse en surprenant tout le monde, y compris, et surtout, la majeure part de l'état-major allié.

Cependant, malgré les précautions prises par les Allemands pour camoufler la concentration de ses unités armées et ses ambitions, des informations ont été captées et rassemblées par les services de renseignements américains. Même s'ils n'ont pas ou peu été pris au sérieux par les généraux Hodges et Bradley, les préparatifs

ennemis ont été décelés par des décideurs militaires de haut niveau, notamment dans l'entourage de Patton, qui ont heureusement pressenti le danger et prévu des contre-mesures. C'est par exemple le cas du colonel Dickson qui, dès le 10 décembre, estime, sur base des informations compilées, qu'une grande attaque va se déclencher et se situerait « entre Aix-la-Chapelle et le nord du massif ardennais », vers Liège... ou du major général Strong, attaché au QG de D.W. Eisenhower, convaincu d'une possible offensive allemande en Ardennes belges...

Le témoignage d'un soldat... Samuel Fuller

Une nuit, von Rundstedt nous a attaqué. Nous ne savions pas que c'était le début de la Bulge. Vous avez entendu parler de ça ? Battle of the Bulge, la Bataille du saillant ou Bataille des Ardennes ? Malmédy, Monschau, Bastogne. C'était affreux. Un tas de soldats américains qui étaient, en fait, des soldats allemands infiltrés. Ils sont arrivés avec des tanks. Ils mangeaient avec nous. Ils dormaient avec nous. Et ils nous tuaient. On devenait très soupçonneux devant chaque nouveau visage (...). Après Bastogne, nous sommes allés en Tchécoslovaquie, dans les Monts Sudètes, là où tout avait commencé. La boucle était bouclée. Mais nous ne savions pas encore que ça serait la dernière bataille officielle - notre fin de guerre - la libération d'un camp de concentration.

Samuel Fuller, futur metteur en scène était engagé comme soldat dans la 1^{re} Division d'infanterie US, la Big Red One. Il avait participé à trois débarquements, en Afrique du Nord, en Sicile et en Normandie, à Omaha Beach. Il participa à la libération du camp de concentration de Falkenau.

Epilogue

Lorsque, le 4 février 1945, le communiqué officiel de la première Armée américaine annonce la prise de Krewinkel, petit hameau de Bullange-Büllingen (ancienne commune de Manderfeld), perché à l'extrême Est de la province de Liège, la Bataille des Ardennes, virtuellement finie depuis le 27 janvier, fait place à la bataille du Rhin (gazette de guerre n° 4)



La Guerre

Acte I : expansions et agressions

Alors que la Pologne est taillée en pièces par ses puissants voisins (200 000 morts, 450 000 prisonniers) et capitule le 28 septembre 1939, l'Europe du Nord est l'objet de convoitises soviétiques et allemandes : la Finlande est envahie le 30 novembre par l'Armée rouge, tandis que le Danemark et la Norvège le sont par les troupes allemandes en avril 1940.

C'est le début de la *drôle de guerre*, que les Allemands ont appelée *der Sitzkrieg*, la guerre assise. Français et Anglais veulent gagner du temps, estimant qu'il faut rattraper leur retard. L'Angleterre n'envoie d'ailleurs ses divisions sur le continent qu'avec beaucoup de parcimonie. Chacun compte sur le blocus, pourtant inefficace du fait des livraisons soviétiques, et sur l'intervention des États-Unis qui n'arrive pas... Il n'est pas question d'attaquer la ligne Siegfried, réplique allemande de la ligne Maginot, ni d'aller bombarder l'Allemagne.

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht engage l'offensive sur le front occidental en envahissant les Pays-Bas, la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg avec 145 divisions dont 10 blindées, les célèbres *Panzerdivisionen* et avec 5 000 avions. C'est la tactique de la *Blitzkrieg*, la guerre éclair. Les Franco-Anglais alignent 127 divisions avec une aviation très inférieure. Ils avancent aussitôt en Belgique, leur aile gauche, mais c'est dans les Ardennes que se produit l'offensive principale allemande, là où le commandement allié l'attendait le moins. La surprise est totale. La ligne Maginot n'a servi à rien et c'est à Sedan, là où elle s'arrête, que les Allemands franchissent la Meuse.

En Belgique, de l'agression à la capitulation, c'est la campagne des 18 jours. Le 28 mai, l'armée belge capitule, et, du 26 mai au 4 juin, 350 000 soldats anglais et français sont évacués sous les bombardements de Dunkerque. Le front cède aussi sur la Somme et l'Aisne, la Seine est franchie le 7 juin ; les Allemands entrent à Paris le 14 juin.

Léopold III, Roi des Belges, est fait prisonnier tandis que le Gouvernement part en exil à Londres pour commander l'effort de guerre durant tout le conflit.

L'Italie entre en guerre le 10 juin, tandis que l'offensive allemande se poursuit vers l'ouest et le sud, poussant devant elle des millions de réfugiés, qui fuient sur les routes de l'exode.

Le gouvernement français, paralysé, demande l'armistice, qui est signé à Rethondes le 22 juin. L'Angleterre, farouchement déterminée à se battre, s'apprête à affronter désormais seule les puissances de l'Axe.

Winston Churchill, récemment appelé à la tête du gouvernement britannique, n'a rien d'autre à offrir *que du sang, du travail, des larmes et de la sueur* et appelle à faire la guerre *contre une tyrannie monstrueuse, telle qu'il n'y en a jamais eu de semblable dans la sombre et lamentable nomenclature des crimes de l'Homme*.

De son côté, Hitler a préparé une guerre européenne, pas une guerre mondiale. Or, une résistance prolongée de l'Angleterre ruinerait le pari d'une guerre rapidement gagnée à l'Ouest, avant toute intervention des États-Unis, encore repliés dans leur isolationnisme.

La bataille d'Angleterre est déclenchée et se déroule dans les airs au cours de l'été 40. La *Royal Air Force* anglaise doit se battre à un avion contre trois. Mais l'excellence des pilotes et des avions de chasse, l'usage encore inconnu des Allemands des radars



Londres, pompiers en action après une vague de bombardements, 7 septembre 1940

côtiers et le choix allemand d'écraser Londres et d'autres villes, comme Coventry, au lieu de bombarder aéroports et usines d'aviation, font pencher la balance. À l'automne, à l'issue de cette gigantesque bataille aérienne, les pertes humaines et les dégâts sont considérables mais Churchill a gagné sa partie d'échecs, d'autant plus que le président américain Roosevelt décide d'aider matériellement l'Angleterre, entamant ainsi le début d'une *guerre non déclarée*...



Sir Winston Churchill

Visiter le XX^e siècle

1939 - 1945

Acte II : la mondialisation du conflit

Après les succès des conquêtes allemandes en Europe occidentale, Mussolini porte les combats dans les Balkans, où après avoir annexé l'Albanie (avril 1939), il attaque la Grèce fin octobre 1940. Les Allemands assurent également leurs positions en ralliant aux puissances de l'Axe la Hongrie, la Roumanie et la Slovaquie, fin novembre 1940, puis la Bulgarie le 1^{er} mars 1941.



Erwin Rommel discute avec le major général Georg von Bismarck en juin 1942
Bundesarchiv, Bild 101I-784-0223-05

Le contrôle de la Méditerranée et des zones pétrolifères du Moyen-Orient deviennent un enjeu pour les Alliés comme pour l'Axe. Italiens et Britanniques s'affrontent en Égypte dès septembre 1940, tandis que l'*Afrikakorps* allemand, commandé par Erwin Rommel, débarque en Lybie et refoule les Britanniques en avril 1941. Ceux-ci deviennent maîtres de l'Irak, de la Syrie et du Liban à l'été 1941 et sont assurés de la neutralité de la Turquie.

Le 22 juin, Hitler rompt l'accord passé avec

l'URSS et l'attaque sur un front de 1 500 kilomètres. Les enjeux de cette *poussée vers l'est* sont multiples : luttes d'influence en Europe orientale, sauvegarde antibolchevique de l'Occident, poursuite de l'élargissement de l'*espace vital*. Le plan allemand prévoit l'exploitation sans vergogne des territoires et des populations conquis. La *guerre éclair* allemande fait reculer les Soviétiques qui concentrent leur défense sur Leningrad et Moscou, mais l'hiver précoce et l'âpreté de la résistance des partisans obligent, dès décembre, l'Allemagne à entamer une longue guerre d'usure.

En dépit de son caractère de guerre totale à l'Est et de ses implications idéologiques qui débordent largement le cadre européen, le conflit est resté sur le vieux continent.

En avril 1941, l'empire nippon signe pourtant un pacte de neutralité avec l'URSS et, fort de de ses succès en Chine, rêve de supplanter les dominateurs blancs en Asie.

Le 7 décembre 1941, la flotte américaine du Pacifique est défaite à Pearl Harbor et précipite l'entrée en guerre américaine. Au nom d'un pacte tripartite, l'Allemagne et l'Italie déclarent la guerre aux États-Unis.

Désormais, pour la première fois dans l'histoire du monde, le théâtre des opérations est celui de la planète tout entière...



Les destroyers Cassin et Downes gravement touchés devant le cuirassé Pennsylvania presque intact. Tous seront remis en service entre 1942 et 1944



Siège de Leningrad, de 1941 à 1944

Violences et massacres : une guerre totale, brutale et meurtrière

Avec la bataille des Ardennes, perçue comme le combat de la dernière chance, la Seconde Guerre mondiale atteint à nouveau les populations civiles. Durant les semaines de cet hiver tragique, nombre d'actes de violence sont commis par de jeunes soldats et mènent à des crimes de guerre du côté allemand. En peu de temps, la guerre qui semblait finie est revenue avec une violence que les populations frontalières n'avaient pas vécue jusqu'à ce moment-là. Bombardements alliés, batailles acharnées, destructions matérielles traduisent une exacerbation de la violence durant la dernière année du conflit. Elle se déchaîne contre les civils, et parfois contre des soldats alliés qui s'étaient rendus aux Allemands. C'est le chaos qui marque cette situation, avec des gens qui sont évacués et doivent quitter leurs maisons.



25 décembre. Bastogne, rue de Neufchâteau après la destruction du dispensaire, les soldats américains fouillent les décombres

L'occasion de souligner le second suicide du ^{xx}e siècle que constitue la Seconde Guerre mondiale, dans la foulée de la Grande Guerre tout aussi destructrice. Pourtant, à la différence de la première, la Seconde Guerre mondiale n'a jamais suscité de controverse, ni diplomatique, ni historiographique, sur

ses causes et sur les responsabilités historiques. La domination nazie sur l'Europe fut de nature profondément asymétrique. L'univers mental des décideurs nazis fut régi par deux temporalités opposées : le très long terme de la transformation du continent selon le nouvel ordre racial du Reich millénaire et le très court terme des contingences stratégiques de la conduite de la guerre.

(...) un conflit qui, au-delà des frontières, des États et des armées, concerne désormais les sociétés dans leur ensemble (...)

Ainsi, si on relie le cours de la guerre d'un point de vue chronologique et par la diversité des situations géographiques, comme des lieux de batailles (la Normandie après le débarquement, l'Ardenne, par exemple), on peut résumer l'expérience de la Seconde Guerre mondiale par un bilan de son coût en vies humaines, civiles notamment...

Apparu durant le premier conflit mondial, le concept de *guerre totale* atteint un paroxysme entre 1939 et 1945. Cela signifie un conflit qui, au-delà des frontières, des États et des armées, concerne désormais les sociétés dans leur ensemble. Tous les acteurs constatent la dynamique nouvelle que prend un conflit dans lequel s'affrontent des

armées modernes, mécanisées, dotées de moyens de destruction puissants et susceptibles de mobiliser à très grande et large échelle. Une guerre de dimension européenne, puis mondiale, à l'âge des sociétés de masse et du capitalisme industriel, des industries de guerre, ne peuvent que transformer le continent en un immense champ de bataille, en effaçant les frontières entre les lignes de front et les arrières, entre l'armée et la société, entre les combattants et les civils. Entre 1914 et 1945, la guerre totale a été la matrice de l'Europe des totalitarismes et des génocides.

Suite dans la Gazette de guerre n° 4...



Bastogne, troupes et véhicules américains après la bataille



Janvier 1945. Foy, corps de civils massacrés par les waffen SS

Édité par Madame la Directrice générale provinciale

Place St-Lambert, 1a - 4000 Liège
Infos : ☎ 00(32)4/279 5129

• 5 numéros en français et en langue allemande

• Rédaction : Alain-Gérard KRUPA,

Directeur scientifique, Direction générale provinciale

• Illustrations, photos et textes : tous droits réservés, © Province de Liège, Musée de la Vie wallonne, Fonds Desarcy

• Mise en page : Marie-Christine François